

L'année du tacos

Cette année-là, je vis à Grenoble du lundi au vendredi et à Villeurbanne le weekend, car mon CDD ne permet pas de déménagement.

Je loge chez une dame raciste qui veut laver mes slips et encaisse mon chèque de trois-cent-quatre-vingt-douze euros.

Après la douche, j'enlève chacun des poils que j'ai perdus avec minutie. Après avoir cuisiné, je nettoie le plan de travail, l'assiette, la casserole, la gazinière ou le micro-ondes, puis je lave les éponges qui m'ont servi à nettoyer tout ça et je les essore fermement puis je me penche par terre pour arrimer à mon doigt chacune des miettes tombées par terre. Après le repas pris en silence dans ma chambre, je lave mon assiette, mon couteau et ma fourchette, je les essuie, j'essuie la casserole, je repose le torchon parfaitement droit sur la poignée du four. Je regrette qu'il soit humide, je voudrais ne laisser aucune trace dans cet appartement, qu'il se referme immaculé sur cette bique nocive. Je fais deux pauses clope par soir en bas de l'immeuble, prenant connaissance avec attention des éléments qui animent la vitrine de la pharmacie. Ensuite j'affronte une fin de soirée sans nicotine. J'ouvre mon ordinateur, il est sale sur le lit propre, et moi je suis sale aussi et je pue. A la fin du mois, j'ai croisé deux fois l'autre logée, on ne s'est même pas vraiment croisées, on s'est dérobées, se faufilant d'un encadrement de porte à l'autre.

Je cherche d'autres logeurs. Je me retrouve à harceler de mails un mec qui est magicien et qui s'appelle Gérald. Je passe un casting pour une colocation dans une maison probablement joyeuse (il y a un cendrier plein dans la chambre, je me sens bien). Je ne trouve pas la force de faire semblant d'être aimable. J'explique mollement que je ne connais pas grand monde à Grenoble, que je travaille dans une mairie, que je fais « du travail administratif ». Ils me recalent un peu gênés.

Je tombe finalement sur un couple adorable de conspirationnistes chez qui je reste pour les deux derniers mois de mon CDD. Ils sont tellement adorables et tellement conspirationnistes que je les évite au maximum.

Je mange tous les soirs au Mc Donalds, parfois au Tacos. Si je dois raconter cette époque de ma vie plus tard je dirai que c'est ce moment où je remarque que les kebabs se changent en tacos.

Je ne le formule pas comme ça, le phénomène n'est pas encore documenté sur M6 mais bon, je perçois une modification dans mon paysage alimentaire. Je mange quand même le plus souvent au Mc Donalds car c'est le seul lieu où on ne me regarde pas. Je vis ce lieu comme un sas reconstituant.

Quand je rentre, le coloc me raconte un peu de sa vie, son procès contre son ancienne boîte, sa formation en marketing (j'apprendrai qu'il s'agit en fait du programme de développement personnel de l'américain Tony Robbins « Libérez votre puissance intérieure »), le titre de séjour dont il vient d'obtenir le renouvellement (il trouve ça normal que ce ne soit pas facile à avoir, la France doit protéger sa puissance), il évoque son ex-femme qui a vampirisé son fils, il fera tout pour le récupérer (c'est la chambre de ce fils que j'occupe). Il me parle de Dieudonné, de Trump, la meilleure chose arrivée à l'Amérique, d'argent colloïdal et de finance mondiale.

Quand mon CDD est renouvelé pour six mois, je me casse pour une résidence étudiante Nexity. Le jour de mon départ, mes colocataires sont émus, la fille me dit « on a vraiment adoré habiter avec toi, on ne retrouvera jamais quelqu'un comme toi, tu étais vraiment discrète, c'était comme si tu n'étais pas là ».

J'ai désormais une salle de bain (je prends des bains tous les jours, l'eau chaude est comprise dans le loyer). Le bureau et le lit une place serti d'un matelas spongieux sont vissés aux murs, probablement pour humilier les étudiants. Je trouve en bas de l'immeuble un distributeur de plats préparés qui me reconforte même si je n'y ai pas recours.

La vue perpétuelle sur les montagnes creuse une douleur dans ma tête. Je fantasme un lac isolé ceint par les sapins qui m'attend quelque part, perché à une ligne de tramway que je découvrirai un jour, le tram H ou J ou K. Après le travail, j'erre au centre commercial Grand Place, je mange au Quick ou au Mc Donalds. Parfois je regarde sur internet s'il n'y a pas un Flunch dans le coin : trente minutes de bus, je renonce à chaque fois. J'achète à Carrefour des ustensiles de cuisine, des cintres et du linge pour lit une place. Presque chaque jour j'achète un nouvel élément (je n'ai jamais gagné autant d'argent), et plus je remplis le studio plus il me semble un trou béant qui neutralise tout.

Daria

A vingt ans, j'ai commencé à fumer parce que je voulais de toute façon me jeter sous un train. La pire année de ma vie passée dans un studio blanc à plafond bas sur un lit de camp. Je jetais tous mes déchets par terre sur le carrelage, je vivais sur un tas. J'avais une petite télé bloquée sur le son maximal : des oreillers étaient scotchés tout autour pour étouffer le bruit.

J'avais onze heures de cours par semaine. Souvent un mec de droite qui s'appelait Laurent s'asseyait à côté de moi, posait un dictionnaire de latin en évidence entre nos deux tables et passait l'heure entière à transpirer. On ne se parlait pas. Après deux mois de vacances d'été, j'avais changé d'appart et de fac. Il s'est invité à prendre un café. Je fumais nerveusement assise contre la rambarde du balcon. Il est venu se glisser contre moi.

- T'as un mec ?
- Oui il est sur Paris (j'avais pas de mec)
- Vous faites quoi ensemble ?
- Rien de spécial
- Et tu veux pas faire la fête un peu, t'amuser ?

Il a enroulé son bras blanc de scout putride sur mon épaule. Je me suis dégagee et suis allée lancer un épisode de Daria. Il a fini par se casser après vingt minutes d'épisode et de gêne morbide.

J'ai pensé : « Mais le dico de latin c'était pour séduire ? »

J'ai pensé : « Ça fait longtemps que personne n'avait pensé à moi toute une année scolaire et tout un été »

L'année s'est poursuivie, ça allait un peu mieux et je commençais à faire la fête. J'avais déjà un peu fait la fête avant mais je découvrais la fête telle que je la pratique aujourd'hui : venir dans un lieu, me poser dans un coin et attendre comme un végétal ma ration de dioxyde de carbone. J'ai découvert que la fête pouvait être passive. Qu'il suffisait juste d'être là, qu'il n'y avait rien de spécial à faire.

Je pars en soirée comme si je menais une carrière. Je programme une lessive (le jeudi en général), j'achète de la vodka (je guette les promos sur les Sobieski). H-2, je mets de la musique et prépare ma flasque, je blinde ma batterie de téléphone. Je

réfléchis à une configuration matérielle adéquate pour affronter un horizon incertain d'intempéries (flasque, semelles, chaussures, sac à mains, sac à dos, kway, maquillage).

Parfois un événement vient s'accrocher à ce tas d'inertie. L'amitié se cramponne dans cette dilution. Au fil d'une discussion, un écho à ce qui hurlait ; des petites attentions ; le réconfort et la consolation, une rampe. Parfois, rarement, une rencontre, un plan cul comme on dit, pour marquer les saisons.

Le sexe imprime les souvenirs les plus cons. Je me souviens d'un mec et de son air perplexe. Il avait une gueule crétine d'école d'ingénieurs. Aussi incroyable que ça puisse paraître je pense qu'il n'avait jamais vu de vergetures. Ni dégoûté, ni affamé, il regardait ça comme un pigeon devant un banquet de charcuterie extraterrestre. Je pense souvent à son regard, il m'inspire.

« T'as un gros bleu sur le mollet ! Qu'est-ce que t'as fait ? » Aucune idée. J'oublie tout le temps qu'il existe des gens qui s'étonnent des bleus : ils inspectent les corps et s'interrogent sur leurs altérations. Ils doivent comprendre et restaurer. J'imagine que quand ils sont blessés ils se soignent, que quand ils ont faim ils se rassasient. Quand il y'a trop de lumière, ils installent carrément une tringle et des rideaux. Ils ont un meuble pour chacun de leurs crevasses. Leurs pieds sont propres et doux.

Un type vient me parler gentiment, je bois cette interaction, il n'a pas l'air d'avoir conscience qu'il arrose une plante d'appartement.

Petite pause sur le chemin du retour. La brise nocturne et les orties caressent mes jambes pendant que je pisse. C'est si tranquilisant s'accroupir et se soulager. Le jet me raccommode. Je couve mon flot au creux de la nuit comme une cane repue. Je secoue mon plumage pour expulser les dernières gouttes.

Suite à la caresse des orties, mon corps génère une petite plaque d'urticaire. Le fourmillement m'apporte un peu de satisfaction : celle d'une peau combative et féconde brandissant ses papules après une agression.

Je toilette mon teint avant le couchage. Il est bonhomme, nourri de deux-cent trente-sept jours d'allocations journalières versées par pôle emploi.

Une humeur de vésicule s'installe paisiblement en surface. Je vais me reprendre, me rassembler (sous quelle forme ?). Depuis treize jours mes robes préférées et mes culottes pendouillent sur l'étendoir. Toute cette merde mobilise un quinzième de surface de mon studio. Je juge chacun de ces vêtements. Je ne comprends pas. Je ne pige pas comment ils ont pu me soutenir pendant des mois. Dans cette robe et dans ce slip un jour je me suis dit «ça vaaa ! Je suis pas mal, franchement ça vaa». Ces fringues m'ont maintenue et calée dans cette biosphère amère où tout se sent seul. Je voudrais déchiqueter toute cette fanfreluche, la manger, et tout benner. Une grosse benne au milieu du trottoir, qui se voit bien, qui bée. J'aime être là, m'enterrer à la surface. C'est du gâchis d'encaver les cercueils.

Aucun problème ne va se régler dans cet appartement. J'attends l'heure de manger, j'attends des nouvelles, j'attends le week-end. Je passe mon temps à éloigner les mouches à merde et à renouveler l'air.

Une petite souris passe en courant. Je suis triste pour elle. J'aimerais qu'elle comprenne qu'il faut partir, qu'il n'y a rien de bon ici.

Le sommeil ne vient pas. Ça irait mieux si j'avais un chien, je ne peux même pas prendre un chien. Il faut pouvoir le sortir trois fois par jour et payer le véto. C'est quoi cette vie de merde où on peut pas avoir de chien. Si j'avais un chien je l'observerais tout le temps. Je le verrais s'endormir et gémir de satisfaction en se recroquevillant. Je me dirais «il se sent sombrer dans le sommeil, il a l'instinct du confort, il a conscience de lui. »

La cage

J'habite depuis sept ans dans ce studio moisi adossé à la cage d'escalier. Lorsque Jean-Baptiste, mon voisin du deuxième étage ouvre et ferme sa porte, le mur tremble. Lorsqu'il allume la lumière des espaces communs, un long grésillement

s'enclenche. Il descend d'un pas saccadé en se cognant parfois aux murs. Il gémit, râle ou mugit. Il marque un arrêt au premier étage. Il reprend sa descente. Et puis un silence. Je sais qu'il est derrière ma porte. Je l'entends respirer. Il sort vérifier si mon volet est ouvert et revient derrière ma porte. Je l'entends murmurer des choses pour lui. Puis il frappe. Il me demande cinq balles, des feuilles à rouler, un peu de tabac : « je reçois mon argent le mercredi ». Un jour il me demande si j'ai du doliprane car il s'est cassé une côte. Une autre fois à 4 heures du matin, goguenard il me tend un billet de cinq euros pour que je lui vende une bouteille de rosé. Je le trouve en train d'errer dans la rue en espérant trouver quelque chose par terre. Je connais toutes les nuances de son souffle et de sa démarche. Je guette pour savoir s'il est dans un bon jour ou dans un mauvais jour, pour savoir ce que je vais trouver derrière ma porte quand il va frapper.

Il y a quelques années, il m'avait invité au PMU pour une bière, j'avais accepté, « en tout bien tout honneur », mais je sais bien qu'il avait cristallisé quelque chose. De la cage d'escalier j'entendais son copain lui dire « alors tu l'as invitée ? » et sa voix se faisait triste « oui mais maintenant c'est fini ». Pendant cette bière au PMU avait surgi le gouffre insondable qui sépare une RSAïste mondaine et un alcoolique sous curatelle, une vie de serviettes et une vie de torchons, un tonneau de pisse et un baril de merde.

C'est à cause de cette nuit que Jean-Baptiste a vrillé. Ce soir-là, alors qu'une population surréaliste champignonnait dans tous les recoins du Grnd zéro on ricanait dehors avec un copain, devant une table imbibée de flyers. Deux individus invraisemblables s'étaient générés spontanément à nos côtés. Hutch fraîchement vêtu d'un gilet jaune flambant neuf récitait une logorrhée confuse et enthousiaste, Starsky, semblait animer en permanence une émission hits radio dans une version fictive des années 1980.

« Tu veux pas qu'on rentre ensemble après ? ». J'avais très rapidement fait du rentre dedans à Hutch. C'était un plaisir rare et simple : offrir à un inconnu aléatoire la possibilité de foutre sa bite quelque part et voir son visage s'illuminer. A cinq heures il m'a retrouvé vers le bar après m'avoir cherché quelques temps,

inquiet : est-ce que j'étais toujours d'accord pour qu'on rentre ensemble ? Je lui ai dit « Ok mais faudra que je me douche, j'ai passé toute la soirée à me pisser dessus ».

A peine notre trajet entamé, on a entendu Starsky nous appeler. On s'est retournés et on l'a regardé nous rejoindre en courant mollement. Après quelques pas, il a feint de découvrir la situation : « ah mais d'accord en fait vous allez baiser c'est ça ! ». Il a commencé à bougonner : « non mais je vais vous laisser hein, je vois bien hein que vous allez baiser ». Il a fait mine de faire demi-tour vers le Grrnd Zéro. Dix secondes plus tard, il est revenu dans nos pattes, cette fois un peu cabotin : « Non mais merde tant pis, je sais bien que vous allez niquer mais je marche avec vous hahaha ». Moi, ça m'arrangeais bien, je savais plus trop si j'avais envie de me taper Hutch.

« Bon bah on n'a qu'à faire une after chez moi » j'ai dit. Proposer des afters c'est toujours un bon moyen de temporiser. « Eh ça vous dit pas on baise tous les trois ? » a lancé Starsky. Il élaborait à haute voix une chorégraphie de baise à trois, demandant à Hutch son approbation virile. J'ai répondu (même si personne ne m'avait posé de question) : « écoutez on fait une after chez moi, j'ai quelques bières, après on verra hein, je sais pas trop, je réfléchis, je réfléchis, je sais pas trop là, pourquoi pas... Je sais pas ». Toute cette petite brigade marchait un peu surprise de ce malentendu généralisé qui peut-être aboutirait à une baise à trois. Je m'imaginais faire surface à la station de métro Cusset tel un poney escorté par ses deux jockeys. Je pensais aux gars qui tiennent le mur de ma rue et s'écartent tous les jours pour me laisser passer en disant « bonjour madame ». Est-ce qu'ils étaient déjà là ?

Arrivés au métro Carré de Soie, Hutch a commencé à se tâter le corps frénétiquement à la recherche de son sac à dos. Je n'arrivais pas à croire qu'une clownerie pareille était réellement en train de se produire. Il a fini par annoncer ce qu'on avait évidemment deviné : « J'ai laissé mon sac au Grrnd Zéro. Y'a tous mes papiers, toute ma thune. Je dois y retourner, je suis dégouté ».

Starsky a esquissé un grand sourire.

Nous fîmes nos adieux à Hutch à l'ombre d'un des palmiers de la station de métro.

Starsky jubilait sans aucun filtre dans la rame. « Ah putain, j'ai gagné, on va niquer haha, oublié son sac, il a oublié son sac, je vais trop baiser ce soir ». Sur les escalators, il débouclait déjà sa ceinture. Il émit un « comment on va trop baiser » qui résonna dans ma cage d'escaliers tandis que je faisais tourner la clé dans ma porte. Dans mon lit, pendant que j'enchaînais les clopes, il répétait ébahi « j'ai oublié mon sac, j'ai oublié mon sac ».

Au matin du 1^{er} janvier, Starsky me dit sur Facebook « Va te faire foutre, en faciale de préférence » sous les vœux de bonne année d'Hélène Rollès que j'avais partagés.

Après cette nuit, Jean Baptiste n'a plus frappé chez moi pendant près d'un mois. Cela n'arrivait jamais, il venait beaucoup plus souvent. Je n'y ai pas pensé tout de suite, j'ai fait le recoupement après. J'avais brisé notre mariage tacite en me faisant tringler par un balourd sonore. Il me faisait la gueule.

Le 15 janvier trois coups ont frappé chez moi et quand j'ai ouvert la porte je savais. Je ne savais pas exactement ce que je savais, mais je le savais. Jean-Baptiste m'a demandé d'une voix funèbre si j'avais des feuilles à rouler. Je me suis retournée chercher mes OCB. Je l'ai entendu dégringoler contre ma porte. Il brandissait un couteau. Un vieux laguiole de table de merde. J'ai saisi son bras pour tenter de l'éloigner. Pendant ce bras de fer de trente secondes, il me regardait avec une fatalité triste et son visage petit à petit se disloquait en une expression inconnue. J'ai lâché un sépulcral « à l'aide » d'une étrange voix sourde, j'ai dit « j'appelle la police ». Il a fait « ok, ok », a eu un mouvement de recul puis j'ai refermé la porte sur lui, puis le loquet, puis la serrure.

Les jours suivants je me sentais très mal, il n'y avait objectivement rien de « si grave » mais une pièce s'était brisée. Quand on est sur le qui-vive pour quelque chose d'indéterminé et que cette chose « arrive », c'est une bascule vers le réel qui touche au monstrueux.

L'inquiétude est une sensation imprimée. Quand j'étais enfant j'écoutais mon père à travers le mur de ma chambre comme aujourd'hui je guette le voisin. Mon père m'a transmis un regard taciturne, désordonné (celui de ma mère est acéré, caustique). Il

est mort il y'a dix-huit ans. Dans mes souvenirs, Il tortille constamment un élastique. Sa démarche est spastique à cause d'une maladie héréditaire (elle se déclenchera peut-être chez moi je m'en préoccupe peu, je composerai si ça arrive). Et puis il boit. Il ne va pas bien, il va se suicider, il insulte ma mère, elle l'insulte. Dans mon lit, je respire le moins fort possible pour ne manquer aucun bruit, pour être sûre que tout va bien. Je cherche des régularités : les ronflements de ma mère qui dort tandis que lui rumine et geint. Un jour, en rentrant de l'école à midi, en le voyant sortir des chiottes en titubant, je me mets à pleurer. Au repas (purée), il énonce avec détermination et saccade des noms d'animaux en souriant « un zébu/ un zèbre / un cheval ». Ma mère part travailler, lui aussi. Par la fenêtre, je le regarde entrer dans l'Opel. Il fait une marche arrière de quelques mètres en poussant la voiture derrière. Je repars à l'école.

L'inquiétude est devenue un sentiment habitable et liquide. Une latence marécageuse que vient trouver un évènement, quand le soir j'ouvre la porte et qu'une difformité surgit. Son corps malingre, la tête dans une flaque de sang qui couvre toute la surface du couloir. Il est conscient, me dit « le poignet, ouvert veines poignet ». C'est une comédie, il n'a aucune veine taillée, il s'est juste éclaté la mâchoire. 3,12 grammes mesurés à l'hôpital. Rien de grave mais quelque chose a rompu.

Quelques jours après l'histoire du couteau, mon voisin est venu s'excuser en se cachant derrière son tuteur.

« Je m'excuse, je suis désolé, j'avais bu j'ai pété un câble, on se connaît depuis des années, jamais je vous veux du mal, surtout pas à vous. Vous êtes la dernière personne... Je vous veux aucun mal, je sais pas ce qui m'a pris ». Le mec de sa tutelle m'a dit « voilà, il voulait vous le dire avant mais il a pas osé ». Je ne l'ai plus revu pendant des mois. Je me demande s'il voulait me planter ou me violer. A la réflexion je pense qu'il voulait peut-être juste entrer chez moi, trouver quelque chose qui n'est ni par terre ni chez lui. Je me demande parfois s'il va bientôt mourir.

Après sa chute, mon père a réduit l'alcool quelques temps, repris, arrêté, repris, je ne me souviens plus vraiment. A partir du collègue, il a enchaîné les cancers, gorge, poumons, et tout le merdier.

Mon inquiétude était cette fois rythmée, je pouvais l'apprivoiser en me fixant sur des balises apaisantes : la télé de sa chambre, la netteté circulaire du canule en plastique trouant sa trachée, le menu quick n toast qu'on mangeait dans le train en rentrant de l'hôpital. J'appréciais cette routine du souci, dans ces lieux tiers, loin des murs de ma chambre. Avant sa dernière entrée à l'hôpital, il faisait 32 kilos. À la télévision, un match de handball, une rediffusion des quatre filles du docteur March. La télévision et les burgers sont ce qu'il y a de plus apaisant quand il n'y a plus rien à dire. Mon père meurt à trois heures du matin. Dans la journée qui suit mon estomac se dénoue comme mécaniquement sous l'effet de Vanina de Dave qui passe sur France 5.

J'ai peur des portes, des battants, des couvercles. Je ne veux pas savoir ce qui grouille derrière, dessous. Quand je sors de chez moi, je m'imagine trouver à mes pieds les corps plaintifs de Jean Baptiste et de mon père. Ils ont décidé de s'éclater la tête contre le mur dans le hall d'entrée pour que quelqu'un s'occupe d'eux. Starsky danse au milieu en retirant sa ceinture. J'appelle mon nouveau travail pour dire « je ne peux pas venir, mon voisin et mon père se sont éclaté la cervelle dans mon hall d'entrée. Et en plus y'a un con qui veut que je le suce par-dessus le marché ! » Je raccroche et j'entreprends de tout nettoyer, je m'applique, c'est ma façon de prendre soin, de faire de mon inquiétude une activité et de m'y adonner avec véhémence.

En rentrant seule du Grnd Zéro, je fais une rencontre apaisante sous le petit tunnel souterrain à Laurent Bonnevey. Par terre à côté d'une flaque de différentes pisses, les emballages éventrés d'un énorme menu Mc Donald's. Et au milieu de tout ça, la proéminence d'un cheeseburger bombant le papier qui l'enveloppe. J'ai pris le truc, je l'ai déballé, intact, immaculé, froid. Je l'ai mangé.

Maurane

L'été dernier, j'ai gardé le petit chien de ma mère, un yorkshire, pendant trois semaines. Je l'ai embarqué avec moi un dimanche soir avec une excitation craintive. Cela modifie beaucoup l'environnement mental et social d'avoir un petit mammifère pendu à sa laisse. Le premier jour, j'étais triste pour lui,

j'absorbais toutes ses émotions, je le sentais triste à renifler ce nouvel endroit, ce caillou hostile. Il lui manquait quelque chose, on lui avait arraché une part de son monde. Il engloutissait sa gamelle et dormait par terre sur le lino dégueulasse et froid sans rechercher ma présence ou le confort de mes couvertures.

Le lundi soir il a fait son premier roulement de joie, il a dévoilé son ventre, il s'est dandiné sur mon lit, et a battu l'air avec ses pattes de poulet, j'étais si contente, ça n'avait rien à voir avec la fête mécanique et plaintive qui agitait son corps quand j'étais rentrée du travail, c'était une manifestation de joie authentique et superficielle.

J'ai abordé tout ceci comme une expérimentation sociale par laquelle une secrétaire à mi-temps de trente-quatre ans jouait une comédie quatre fois par jour dans son quartier de Villeurbanne en s'y promenant avec un chien. Le premier lundi aux balbutiements du jour, j'ai vu mon voisin Jean Baptiste boire quelque chose sur le seuil du café « Chez Patricia ». Ce café qui végétait à l'angle de cette rue sénile, sa fenêtre, son géranium et l'encadrement de sa porte organisaient une petite scène autour de lui.

Jean-Baptiste m'a regardé interloqué. Il est souvent interloqué. Je me demande s'il surjoue. Il a dû se dire « Tiens, elle a un chien ».

J'ai essayé de l'ignorer, mais le chien lambinait du museau sous ses yeux, s'intéressant successivement à un potelet, à une roche anti-stationnement, à un bac poubelle, à des gravillons, à un panonceau. Je voulais qu'il avance, je me sentais humiliée d'être exposée si longtemps et malgré moi au regard de Jean-Baptiste. Enfin nous avons tourné au coin de la rue et sommes sortis de ce pénible champ de vision.

Le rythme régulier des sorties canines, me permettait de repérer rapidement tous les comédiens du quartier. Je croisais tous les jours ce mec à l'oreille tuméfiée, cet autre en t-shirt promotionnel pour une entreprise de bâtiment. Ils regardaient le chien, puis me regardent et disaient « bonjour », alors je répondais « bonjour ». Au bout d'une semaine, je finis par dire « bonjour » à tous les gens qui regardaient mon chien. C'était

une politesse que j'avais mis en place pour autoriser les gens à regarder mon chien, à avoir une pensée pour lui, pour moi, pour nous deux marchant dans la rue de poteau en poteau, de flaque en flaque, de touffe en touffe.

Au retour de la balade du soir, la jeune voisine m'a dit « C'est bien, ça vous fait un peu de compagnie ». J'ai pensé à la chanteuse Maurane, aux commentaires de ses amis dans la presse après sa mort : « *Elle a été retrouvée morte en sortant de son bain. C'est totalement inattendu* » ; « *Sa vie personnelle n'était pas très gaie. En amour, elle était en galère. Maurane était bien seule* » ; « *Elle suivait un traitement d'infiltrations assez pénible qui avait aussi des effets secondaires sur le plan digestif* ».

Le milieu de ce mois d'août était très propice aux fantasmes d'enterrement et aux plaintes. Je n'avais eu de nouvelles de personne et mon téléphone ne me distribuait rien. Je me disais que moi aussi j'allais crever à mon domicile et les connaissances, les amis perdus de vue, les amis manqués, les ex diraient « la pauvre ». Peut-être que certains se souviendraient de mes soucis de vésicule. Pire, on parlerait de mon « univers », mon « monde », on dirait peut-être « elle était dans son monde » alors même que j'ai toujours été dans le même monde que tout le monde, je n'en ai jamais eu d'autre.

Dans ce monde si vous n'avez pas d'amis très proche, on ne vous accompagne pas, on ne vous emmène nulle part et peu à peu vous vous diluez dans les souvenirs de temps fossilisés. Il n'y a pas de chéri ou de meilleure amie pour accomplir à vos côtés dès que les fins de mois s'éclaircissent ces odieux weekends easyjet et publier avec vous des photos de sangria en Espagne, de pâtes en Italie, de pierogi en Pologne, de crêpes en Bretagne...

« Tous vos weekend et toutes vos photos auront alimenté la décomposition de mon cadavre, ils m'auront endommagée et rien ne sera jamais réparé. » Bref avoir un chien me faisait penser à tout ça. Avoir un chien et le regard des gens sur le fait que j'aie un chien. J'étais persuadée que ce chien devait toujours contrarier Jean-Baptiste, que ce n'était pas un truc banal et facilement oubliable, il y penserait en s'endormant : « il y a, deux étages plus bas, un petit chien et elle s'occupe de lui, elle lui porte de l'attention, elle le promène, elle lui donne à manger et elle l'aime. » J'avais honte de le croiser avec mon chien, j'avais

l'impression de chanter cette mélodie cruelle, celle des gens qui s'amusent pendant que crèvent les gens seuls, loin des terrasses de Lisbonne, Berlin, Naples, ou Barcelone.

Jean François Porry

Mars 1996. J'ai onze ans, assise au bord de la fontaine de la ZUP. Un régime de lasagnes surgelées et de Yes Cacao a fait émerger deux gants flasques qui font office de seins sous mon t-shirt XXL. Encore vierge de toute allergie aérienne, j'ouvre mes narines aux quatre vents, humant l'haleine du quartier. Ce sont les seuls orifices dont j'ai conscience. Tout sent bon.

Amir à 30 ans et souhaite faire connaissance. Il assoit ses grosses fesses à côté des miennes sur la fontaine. Il me dit que je suis jolie. Je lui dis que j'ai onze ans. Il poursuit la conversation quelques minutes. Je rentre inquiète et flattée. C'est moi qu'il a choisie parmi toutes les petites grosses de la ZUP. Je caresse le dauphin sur mon T-shirt. Mes désirs sont cousus par la comtesse de Ségur et Jean Luc Azoulay, producteur des séries AB (Sophie vole une grosse poire pleine de jus à Madame de Fleurville, Bénédicte et Cricri s'embrassent fiévreux, enlacés sur le sol du garage, un plaid recouvrant leur passion infidèle.)

Juin : je traîne aux "jeux de muscu" à côté city stade. J'observe au loin deux mariés qui se répandent autour de la fontaine pour une séance photo. Les dentelles et les froufrous se meuvent grossièrement dans ce havre de féerie municipale. Je me lève et m'approche en prenant le chemin qui mène à la fontaine, Le couple s'avance balourd tenu par un nœud de bras. Il arbore deux têtes : celle de la grosse épouse aux mèches blondes bouclées au fer et celle d'Amir. Il me regarde et se noue le temps de quelques secondes une complicité confuse. Le couple me dépasse et poursuit sa procession.

Quinze ans plus tard, à l'entrée du Zara Part Dieu, quelqu'un attrape mon épaule « Eh toi ! On se connaît ! ». Sur le corps du vigile, je reconnais instantanément la tête d'Amir. Il me parle de la ZUP de Chalon qu'il habite toujours, il prend le train matins et soir pour fliquer les jeunes filles dans ce magasin. Au milieu des portants de fringues, je me réjouis étrangement que soit ravivé

ce souvenir hideux, qu'une relation aussi grotesque et fragile ait survécu et rôde jusque dans les couloirs d'un centre commercial des années 2010 pour me saisir l'épaule. Je pense à la grosse épouse blonde, et au repas qu'elle réchauffe dans la cuisine du F3 du bâtiment C ou H en attendant qu'Amir arrive par le train de 21h36.

Les chaises

La conseillère m'a serré la main, elle m'a regardé longuement et dit « Bon, déjà je vais vous mettre une presta VSI, Vous connaissez VSI ? Valoriser son Image »

C'est ainsi que cela s'est passé : assis en rond autour de notre coach Patricia Cachet, nous devions lancer un ballon à quelqu'un en disant son prénom (Patricia ! David ! Kristina ! Jacques ! Julien ! Nathalie ! (C'était moi !). Ensuite il a fallu fabriquer des cubes en carton, Cinq cubes roses, deux cubes bleus, et deux cubes turquoise. Puis on nous a dit qu'il fallait plutôt faire dix cubes roses.

« Kristina, qu'est-ce que tu as ressenti quand j'ai changé la consigne ?

— j'étais un peu prise de court, mais finalement j'ai essayé de trouver une solution avec les autres

— Voilà vous entendez ce qu'a dit Kristina ? Qu'est-ce que tu as dit Kristina ?

Patricia s'est emparée d'un stylo Veleda à l'encre intense et a écrit « communiquer ».

« Julien tu as vu qu'il y avait une boîte de service à la personne dans le bâtiment ? On peut y aller ensemble ! Est-ce que tu veux que je t'accompagne Julien, pour demander s'ils cherchent quelqu'un ? Une boîte de services à la personne ! Dans notre bâtiment ! Tu avais vu ? Tu n'avais pas vu ? Ils sont dans le bâtiment ! Tu cherches bien dans l'aide à domicile ? ».

Lors de la journée consacrée au chant thérapeutique nous avons passé plusieurs heures à tourner dans la pièce en chantant « Oh, lordy, Pick a bale of cotton, Oh, lordy, Pick a bale a day ». Cinq chômeurs à la queue leu leu entonnaient ce chant des esclaves des champs de coton.

Les rondes étaient entrecoupées d'exercices vocaux. « Vous avez senti ce qu'il s'est produit là ? Elle a touché le thorax de Julien, il s'est reculé et a bégayé « Oh oui, c'est incroyable ». Tout le monde a acquiescé : il s'était bel et bien produit quelque chose. J'ai dit timidement : « je n'ai rien senti de particulier » Patricia Cachet m'a tâté le plexus : « Là vous n'avez pas senti un décrochage ?

— Non...

— Mmh, vous avez un nœud, oui on sent que vous êtes bloquée »

J'avais bien conscience de tous les orifices, je ne voulais pas entendre parler de nœuds. La rage m'est montée aux yeux.

À la pause-café, minuscule interstice pour qu'entre cobayes on se confie: je me suis approchée de Julien et lui ai demandé : « Ça t'intéresse vraiment sa boîte d'aide à la personne là ? Parce que bon des fois on n'est pas toujours prêt à retravailler... On a bien le droit... »

Il a cligné des yeux, son tic a figé un gouffre sur sa figure et il m'a dit : « ah oui c'est vrai parce que moi une fois mon formateur il a voulu me dépuceler. »

Il m'a souri et a continué : « Il me montrait les gestes à faire sur une personne âgée. Il a enfoncé son doigt dans l'anus de la vieille. Elle a hurlé de douleur. Il a continué d'enfoncer son doigt dans son anus en me regardant. Elle n'arrêtait pas de crier. Je me souviens encore de son cri. Il faisait ça en me disant qu'il allait me dépuceler, il m'a dit « toi je vais te dépuceler ». Le bras de Julien se crispait à mesure qu'il me montrait le geste.

Et puis la formation a repris.

Pendant la pause, Patricia Cachet avait organisé dans la pièce un labyrinthe de chaises en plastique avec sur l'une d'elle un trophée. Elle m'a bandé les yeux et a désigné Julien pour qu'il me guide, pour que parmi les chaises je trouve le trophée, pour que sans me cogner je trouve la sortie.

Tous les week ends Julien s'échappe du F2 où il vit avec sa mère et va au cinéma d'art et d'essai à la recherche de scènes violentes qu'il digère en silence. Ses ongles sont toujours bien coupés. Ses cheveux sentent le savon sec.

Un an plus tard, dans le métro A, j'ai montré ma carte TCL à une grappe de contrôleurs. Sur l'un des uniformes gris trônait le regard trépassé de Julien qui défonçait ses orbites sans me reconnaître. Je me suis faufilée hors de la rame à ma station. En me retournant j'ai vu son habit de flic frotter contre la porte à laquelle ils s'adossait. Le métro est parti.

Cette nuit-là, le hurlement d'une vieille et le regard d'un puceau ont peuplé le rêve de novembre d'une vieille fille de Villeurbanne, c'était tout ce qui restait.

Les libellules sont grosses

Je souhaite rester toute ma vie à consulter les palpitations de l'eau du lac, à y engloutir mon corps et à écouter les sons irisés des libellules, des feuilles d'arbres qui rebondissent après l'envol d'un oiseau, des clapotis de l'eau bercée par mon corps, des cris d'enfants sur la plage surveillée dont je me suis éloignée. Je baigne mes cheveux qui s'adoucissent instantanément au contact de l'eau et se mêlent aux algues. Des insectes invisibles provoquent de minuscules départs d'ondes, un emballage de bonbons Krema flotte calmement à un mètre de ma coiffe amphibie. Je plonge entièrement ma tête dans ce nouvel espace sonore caoutchouté. Je sors ma tête de l'eau, j'avance vers la berge, je me lève pour éprouver mon poids, rechercher dans un balancement infirme le centre de gravité d'un corps qui ballote un chargement impromptu. J'éprouve la dureté des galets sur mes pieds et vais imprimer un calque humide de mon fessier sur la serviette en microfibre. Je fais un rapide inventaire de mes affaires, le téléphone à isoler de l'eau, de la terre, la batterie du téléphone qui tire sur la fin, les messages, est ce que j'ai des messages. Je rafraîchis la connexion pour accélérer l'extinction du téléphone, clôt l'attente de message, je bois la dernière gorgée de la bouteille de Cristalline et l'écrase. Remontent les souvenirs de glacière et de voiture. De parents qui remplissent une glacière puis remplissent la voiture avec la glacière et les enfants. Je rassemble toutes les affaires dans mon sac, les choses mouillées et les choses sèches. J'enfile ma robe sèche sur mon maillot mouillé. Je traîne mes sandales sur les graviers. J'attends le bus. C'est un été bien plus bénin que les précédents. Tout va peut-être s'arranger.